

# Le son trépidant des nuits lisboètes

D'établissements en apparence décrépis s'échappe une musique aussi pointue qu'entraînante. Un gobelet de bière à la main, un journaliste britannique découvre le plaisir de flâner dans les rues de la ville.

—Tille Guevarvillain (extraits) *Lonches*

**M**ous sommes vendredis soir et je débante dans un rendez-vous. Ce quartier chaud du nord de Lisbonne s'est depuis peu métamorphosé en haut lieu de la nuit. "Il y a encore beaucoup de bâtiments vides", fait remarquer Pedro Coquenão, plus connu sous son pseudonyme de DJ et producteur. Batida, en désignant un pâté de maisons décrépit mais majestueux. "Il y a beaucoup de choix pour visiter l'étranger club à la mode."

Le délabrement en majesté, voilà un concept qui pourrait caractériser la plupart des quartiers de la nuit lisboète. Si les façades sont délabrées et les sites désaffectés, la musique qui surgit des fenêtres, elle, est poignée et moderne, au carrefour entre l'Afrique et l'Europe, et marquée par cette atmosphère typique de Lisbonne. Le temps d'un week-end, j'écrème les bars

et les clubs les plus en vogue, commançant par quelques-uns des artistes electro les plus novateurs et les plus influents de la ville. Pour Pedro Coquenão, Intendente, mélange "de sons glaucos et de lieux ultra-brançâtes" est "un des quartiers les plus contrastés de Lisbonne". D'origine angolaise et portugaise, le DJ déteste pour tout l'histoire trouble de la scène musicale lisboète. Au cours des dix dernières années, Lisbonne est passée du techno (de la danse angolaise survinçimada) à l'afro-house qui, m'explique-t-il, est en passe d'exploser. "Lisbonne a la même relation à l'Afrique que Londres et la Jamaïque, souligne le DJ. Ces deux villes traduisent la musique venue de ces régions à l'intention du public européen."

L'esprit pionnier des sons produits à Lisbonne transparaît dans ce don qu'à la capitale portugaise de transformer les endroits les plus improbables en lieux dédiés à la musique. Prenez le tout-dernier club et centre artistique, par exemple, le Village Underground Lisboa : dans un dépôt de runaway situés dans l'ouest de la ville [au pied du pont du 25-Avril], ce bâtiment formé de conteneurs abandonnés a leur sorti d'une partie de Terra géant dans

Langueleur. Bientôt nous rejoignons Kalaf Epalanga et Branco, deux membres d'un des groupes les plus connus de Lisbonne, le Buraka Som Sistema, qui s'affranchit des frontières des genres musicaux. Il propose un mélange fédérateur et endiable de funk, de hip-hop et de techno. Bref, il envoie du gros son. Je demande à Branco de résumer l'ambiance de la nuit lisboète. "Les gens ont juste envie d'être dehors, dit-il. Pour moi, explorer Lisbonne consiste simplement à marcher d'un endroit à un autre et à suivre le flot."

Le duo propose de continuer la soirée à Cais do Sodré, un ancien quartier de bars

## Le délabrement en majesté, voilà un concept qui pourrait caractériser la plupart des quartiers que l'arpente

à strip-tease qui a connu il y a trois ans une grande réhabilitation officielle - le sol de la Rua Nova do Carvalho a récemment été repeint en rose bonbon. La "vue cor-pelle" désormais a vu éclore l'un des foyers de la musique underground à Lisbonne, le Manicô, lieu "intime, brut et déjanté" qui accueille des soirées chaudes et trépidantes.

Nous arrivons dans l'arrière principale de Cais do Sodré vers 2 heures du matin. Bêres à la main, dans le plus pur style lisboète, nous nous dirigeons vers un lieu qui a beaucoup fait pour la renaissance de Cais do Sodré, le B. Lez. Le club africain légendaire, véritable institution, a ressuscité dans un entrepôt des bords du Tage, en 2012, après des années de stérilité. "Un classique de la nuit lisboète", confirme Kalaf tandis que nous avançons dans une rue sombre aux façades industrielles, non loin de voies de chemin de fer. "Un peu comme le Homme Scott's [jazz club de jazz londonien], mais en plus dansant". A l'intérieur de l'établissement, une trentaine de jeunes couples dansent collés serrés sur les rythmes sensuels de la kizomba, une musique pop angolaise languoureuse elle aussi en plein essor à Lisbonne.



En taxi, nous prenons la direction d'un autre temple des nuits lisboètes, le Luzz. Grâce à son gigantesque toit-verrasse donnant sur le Tage, ce mastodonte sur trois niveaux parvient à offrir cette ambiance de grand air si chère aux noctambules de Lisbonne. L'intérieur arbore écrans géants, énormes globes suspendus et profonds fauteuils où les fêtards peuvent s'affaler (voilà dormi). Au sous-sol, les baffes tremblent sur les rythmes techno, et des bandes de LED fixées au plafond baignent au plafond des sinués des motifs sans cesse changeants. Installé dans un ancien entrepôt, ce club (qui a hébergé John Malkovich pour copro-prétaire) est aussi très sélect - armez-vous de patience à l'entrée. La fête bat encore son plein 7 heures quand je décide de rentrer, battu à plate comme par le réalisateur chamo João Botelho, 65 ans, figure des nuits lisboètes, que nous apercevons se déshabillant sur la piste noire de monde.

Pour ma dernière nuit à Lisbonne, j'espérais brumeux, je retrouve un autre héros de la scène electro de la capitale, Pedro Gomes. Son label Príncipe Records, qui "sort la musique de génies pour la diffuser au monde entier, sans distinction", a une résidence mensuelle au Manicô, où DJ Mafex et DJ Nigga Fox, ses artistes emblématiques, miment leur electro brute et sous influence africaine. Si comme soit la scène musicale dont il fait partie, Pedro Gomes, espère vintage bien

larges et linéaires de soleil, préfère me montrer ses spots favoris du "vieux Lisbonne" - sa résidence aux adresses plus gentilles précède de la radicalité qui définit la musique qu'il produit et qu'il soutient. "Je le remarque donc au restaurant O Permadeo, petite institution des abords de Valverde, puis nous traversons la ville pour rejoindre en contrebass du Bairro Alto le Baliza, bar minuscule qui fait "un des meilleurs nights pour de la ville". "Le Bairro Alto perd un côté bohème", déplore Pedro Gomes, qui me raconte qu'il n'y a pas rare que les voisins jettent des seaux d'eau sur les groupes de jeunes gens en goguette. Il est un haut lieu de la culture dans le quartier, cependant, qui porte encore beau : la Galeria Zé dos Bois, centre culturel à but non lucratif qui programme régulièrement des concerts et autres manifestations, fête ses 20 ans cette année.

## Lisbonne a la même relation à l'Afrique que Londres à la Jamaïque

Nos cocktails terminés, nous marchons jusqu'à un bar-resto plus discret encore, presque invraisemblable même : le Snob. Il faut sonner à la porte, fermée, pour entrer dans ce bar tenu par deux Lisboètes d'un certain âge portant bretelles et chemises impeccablement repassées. On découvre des murs couverts de boîtes et de vitrines où allierent bouteilles d'alcool fins et ouvrages reliés par quelques-uns des habitants historiques du lieu. Derrière la porte trône une carte de l'Afrique. "C'est un magnifique repaire sénégalais, commente Pedro Gomes en commandant deux un whisky. Surbut fréquenté par des journalistes et des hommes politiques, à l'intérieur. Le proprio a vu défiler quarante ans de vie intellectuelle, d'artistes et d'élites lisboètes."

Débat, dans la nuit tiède, je rempe à travers des rues qui bressent encore toutes sortes de gens lancés dans toutes sortes de parcours nocturnes. La tournée des bars en plein air, ancrée dans la culture locale, contribue à faire de Lisbonne une ville où l'on se mélange librement. C'est une chose rare dans une capitale, et cette ouverture est en parfaite adéquation avec l'esprit qui exerce et collaboratif de la scène musicale lisboète. Pedro Coquenão ne m'avait pas dit autre chose au soir de mon arrivée. "La rue, voilà l'espace démocratique ouvert à tous. Et c'est quelque chose que je trouve vraiment cool."

—Benoît Collinville  
Publié le 23 janvier

→ A. Cova Da Moura, une banlieue où habitent beaucoup d'immigrés d'origine cap-verdienne.  
Photo Augusto Brazão/Picturamix



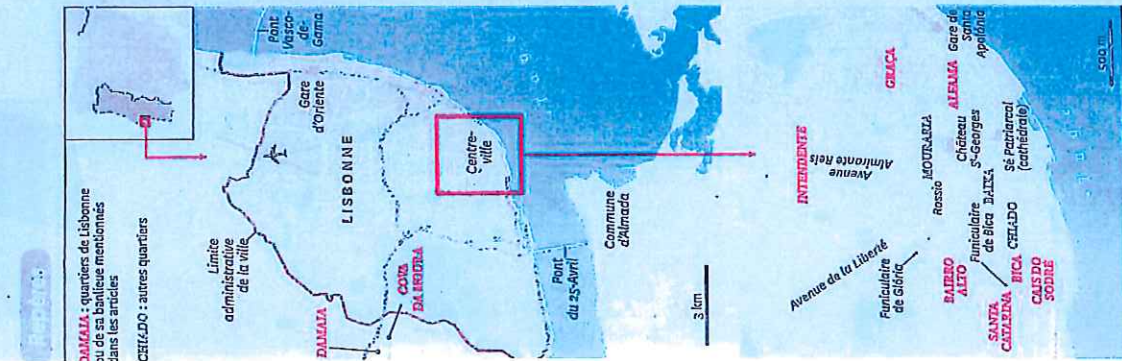
### Banlieues

## Loin du cœur

Cova da Moura, Damaiá, Santa Filomena, Estrela de Africa : ces quartiers de la banlieue lisboète font régulièrement les gros titres de la presse portugaise pour la tension sociale qui y règne. Peuplés en majorité d'habitants originaires de l'Afrique lusophone, immigrés dans les années 1980, ils présentent une autre facette des relations entre Lisbonne et le continent africain.

Ainsi Cova da Moura, un quartier de la ville d'Amadora, en lisière de la capitale. Le 5 février dernier, une ronde de police y a mal tourné. Les agents ont tabassé un jeune jusqu'au sang tout en proférant en pleine rue des injures racistes : "Allez rejoindre l'Afrique islamique. Nègres, macaques, nous allons exterminer votre race." plus tard dans la journée, 5 habitants qui s'étaient rendus en délégation au commissariat pour s'enquérir du sort de plusieurs jeunes interpellés ont eux aussi été insultés et passés à tabac. Des plaintes ont été déposées et une enquête interne à la police a été ouverte. Le 12 février, les habitants de Cova da Moura ont organisé une manifestation contre le racisme devant le Parlement. "Tout le travail que a été fait ici avec la police de proximité a été dévoté en quelques minutes. C'est révoltant. Je vis à Cova da Moura depuis cinq ans et c'est un quartier comme les autres. Si vous allez au Bairro Alto [quartier du centre-ville], vous trouverez aussi des trafiquants, des consommateurs de drogue et des voleurs", protestait Rui Montez, le parrain d'un des jeunes détenus, cité par Diário de Notícias.

Les quartiers voisins de Damaiá, Santa Filomena et Estrela de Africa, quant à eux, font les traits de programmes de "réhabilitation". Les constructions y sont considérées comme illégales ou clandestines, car érigées sur des terrains dont les occupants ne sont pas propriétaires. Ces terrains, qui appartenaient à l'origine à de petits paysans, ont été peu à peu rachetés par des fonds d'investissement et des banques qui veulent aujourd'hui revaloriser leur bien. Conséquence : certains de ces quartiers sont en passe d'être rasés, le plus souvent sans contre-propositions de logement pour les habitants. Interrogé par Público, João Camargo, conseiller municipal marqué à gauche de la ville d'Amadora, commente ainsi la situation : "Ce qui se passe dans notre municipalité est un processus violent et systématique d'expulsion de milliers d'êtres humains qui, au fil des ans, sont restés en marge des plans d'urbanismes."



→ Kalaf Epalanga, du groupe Buraka Som Sistema. Photo Nelson d'Azores/Picturamix